

## Synode CLR, Sète, culte du dimanche 21 novembre 2010

Lectures :

Évangile selon Marc 2,18-22

Épître de Paul aux Galates 1,10-17 puis, un peu plus loin, 2,11-14

---

Marc nous raconte en son évangile comment Dieu s'approche et restaure les corps. Jésus, en son nom, ne cesse de guérir et de nourrir. Il chemine, passe des frontières, et signifie en actes de guérison son refus que la vie soit barrée par les handicaps et les rejets. Il dynamise les membres paralysés. Il restaure l'intégrité, rend saine la peau quand elle est lépreuse, régule la source quand le sang fuit, quand les pertes n'en finissent plus. Tout le corps, en chaque personne, compte comme une perle à ses yeux. Mais c'est pour un corps communautaire aussi que Jésus se donne. La table en est alors le lieu. Elle invite à dépasser les égoïsmes, à désirer des communions, à risquer des unions où l'on apprenne à s'apprécier différents. Jésus mange avec quiconque passe le seuil, sans condition, sans rituel. Venir à lui qui vient à nous, c'est déjà récuser tout ce qui sépare injustement, tout ce qui déshumanise.

Que est le secret d'une pareille invitation à la vie ?

Nous venons de l'entendre dans la lecture de l'évangile d'aujourd'hui : le repas auquel Jésus nous convie est unique, c'est celui de sa noce, Dieu a remis entre ses mains son alliance avec l'humanité. Le temps est suspendu. Le vin est nouveau, comme si l'eau même était changée en vin, en vin le meilleur. Les vieilles outres vont éclater, et l'on peut presque en rire. Il faut se réjouir et se changer aussi, vite enfilez un vêtement neuf, ce n'est plus le temps des rapiécages, les cieux même se sont déchirés, Dieu est descendu jusqu'à nous, il fête parmi nous son Fils, son unique, il lui confirme sa joie et nous en adresse le faire-part. Nous n'allons pas faire la tête !

L'apôtre Paul aussi, au moins quinze ans avant l'évangéliste Marc, pour les croyants des communautés de Galatie qui l'inquiètent, réfléchit à ce que fut en sa vie l'appel de Dieu ; il perçoit alors dans la table, en ce qu'elle inclut ou exclut, l'épreuve de vérité de l'évangélisation. Par son écriture, il construit deux portraits d'apôtre, le sien et celui de Pierre ; les deux images s'entrechoquent. Le contraste nous interpelle, nous presse aussi, après les Galates, à mesurer ce qu'implique la vocation à porter l'Évangile au monde.

Nous qui sommes toujours à nouveau, par Dieu, conviés à la vie, quels convives serons-nous ?  
Quelle sera la table de notre communion ?

Penchons-nous d'abord sur le portrait de Paul. Si l'apôtre se met en scène, alors que jamais il ne parle de lui-même pour lui-même, c'est que la situation est critique, l'enjeu décisif. L'épître aux Galates est d'ailleurs la seule lettre où, après les salutations initiales, l'apôtre ne commence pas par une eucharistie, une action de grâce rendue à Dieu pour la foi de ses destinataires. Ici, il s'étonne, et cela sonne comme un coup de tonnerre. C'est que l'Évangile, *son* Évangile, lui semble menacé. Ses correspondants sont attirés par d'autres prédicateurs qui, pour honorer, eux aussi, l'Évangile, mais en le comprenant autrement, veulent l'inscrire dans la longue histoire du peuple de Dieu. Ils ont pour cela la générosité d'ouvrir aux païens l'accès à l'identité juive, ils leur en offrent les valeurs éminentes, et distinctives : la Loi et la circoncision.

Or pour Paul, Christ ne se prêche pas dans la continuité. Un événement a fait effraction au milieu du chemin de sa vie, il en a été renversé ; il est tombé, sinon de cheval comme le représente avec une certaine justesse la peinture, du moins de haut, du haut de sa perfection religieuse. Il en parle ici comme d'une apocalypse : un dévoilement, un lever de rideau qui livre accès à la profondeur de la scène et révèle ce qu'il en est, en vérité, de la vie, de l'homme, de Dieu, derrière les apparences.

La nouveauté qu'a signifié pour Paul cette révélation du Christ a dépassé toute imagination, l'a tellement déplacé, qu'elle est allée pour lui jusqu'à révoquer l'ancien. La verticalité abrupte de l'intervention de Dieu a coupé les fils de l'histoire, de la tradition, de la généalogie, des relations de sang. Mais c'est sur le fond de ce passé, tout en le déchirant, que Paul raconte sa vocation si imprévisible.

Comme pour toute naissance, les termes des relations familiales affleurent dans son écriture. Le passé prend la figure d'une course, balisée par la tradition des pères, dont le jeune Paul pensait gagner le prix. Dans la rivalité avec les concurrents de sa génération, ses frères, le zèle de Paul s'est mué en excitation jalouse, sa ferveur s'est exacerbée en poursuite agressive : j'ai persécuté l'Église de Dieu, résume-t-il, après coup. Seul un arrêt divin pouvait couper court à pareille émulation. Paul n'attribue cette fracture dans sa vie qu'à la pure volonté de Dieu, à sa bienveillance inimaginable, à sa faveur : « lorsqu'il plut à Dieu », dit-il en toute sobriété. Il raconte alors qu'en deux gestes - il m'a mis à part, il m'a appelé par sa grâce - Dieu a accordé à sa vie, comme autrefois au prophète Jérémie ou au Serviteur d'Ésaïe, une origine plus fondamentale que toute naissance humaine : dès le ventre de ma mère, ose-t-il dire.

Mais la visée d'une telle élection ne s'est révélée qu'au milieu de son existence : quand Dieu a choisi de révéler son Fils « en moi » pour que j'en annonce l'Évangile « en les nations », affirme-t-il. Ici, par ces deux « en », « en moi », « en les nations », se touchent le plus singulier - la profondeur du moi - , et le plus universel - l'étendue du monde. « En moi » : c'est-à-dire là où peut s'atteindre une profondeur originaire, insoupçonnée, un tréfonds inexploré de la personne. Là où, comme il le dit un

peu plus loin, il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni être libre ni esclave, ni homme ni femme (3,28). Là où « ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi » (2,20). Dans la forme de la phrase qui condense l'événement, entre cet « en moi » et cet « en les nations », un unique verbe fait le trait d'union, franchit l'écart, un verbe au subjonctif, exprimant un but, un seul but : « pour que j'évangélise ». Sans doute l'élan qui a jailli au plus profond du moi de Paul est-il moins mystique que sociopolitique : l'apôtre le reçoit au service d'une mission qui dépasse tout clivage, une mission sans frontières. Le temps est court, les distances doivent se traverser.

Si l'on y réfléchit, Paul sent extrêmement juste. Quand les expressions de foi se sont diversifiées, quand les choix de vie ont divergé, les différences ont même pu séparer, ce n'est pas ce qui reste de commun en surface qui permet de renouer avec autrui, ce n'est pas ce que l'on peut recenser comme dénominateur commun qui sauve un dialogue. C'est plutôt de croire que la profondeur de l'autre peut être aussi profonde que la mienne, sa vérité aussi vraie. Qu'il peut lui arriver d'être touché lui aussi, en son intériorité, alors même que j'en ignore tout, d'une révélation qu'il sait venir de Dieu et qui vaut bien la mienne. Là s'ancre la confiance sans laquelle il n'y a pas de réel accord œcuménique, d'union heureuse entre les Eglises, de vérité de parole, qui rende libres, entre les religions.

Mais peu après ce récit fragmentaire de vocation, Paul évoque un incident. Il se passe à table, lieu par excellence de la communion, mais lieu aussi où s'éprouve la violence quand le cercle des convives se ferme et exclut. Ici donc la levée des barrières de la mission, telle que l'apôtre vient d'en avoir la vision, est mise à rude épreuve. Paul brosse alors, à traits durs, un portrait de Pierre.

Dans la communauté d'Antioche, Pierre partage avec Paul la table des païens. Mais à l'arrivée de représentants de la communauté-mère de Jérusalem, Pierre rompt la commensalité, il se retire de table. Paul ne supporte pas que ce regard des autorités mette en question la liberté reçue et vécue. Sous les mots de la réprobation, on voit basculer alors l'image même que le récit de la conversion avait construite. Paul reprend précisément les termes de sa vocation, mais à l'envers, pour dénoncer la trahison. Pierre s'est *retiré* de la table commune. Or le verbe que Paul utilise pour ce déplacement fait emprunt au même radical que l'envoi apostolique. Juste un changement de préfixe pervertit le mouvement, suggère une dérobade et non le consentement à une mission. Ainsi aux yeux de Paul, Pierre n'est plus « envoyé » mais en quelque sorte « dévoyé », son comportement n'est plus « apostolique » mais, si l'on peut transcrire ainsi, « hypostolique ». Le portrait de l'apôtre quittant la table commune, rompant la communion, apparaît alors comme le négatif de la photo de la vocation. Deux autres notations appuient cette inversion des valeurs. Pierre s'est *mis* lui-même à *part* de du repas commun, dit Paul, or la mise part, c'était le geste même de Dieu, un geste souverain, lorsqu'il a

élu Paul en vue de l'Évangile. Enfin, Paul dénonce l'*hypocrisie* de Pierre, et le terme désigne, à l'origine, chez les Grecs, le masque que porte un acteur : aux yeux de Paul, Pierre joue donc un double jeu, il est hypocrite, tandis que précisément le Dieu de la révélation vient dévoiler les visages, retirer les caches, mettre la vérité à nu.

Ici Paul approfondit donc sa compréhension de l'évangélisation, et de ce qui peut la servir au mieux : l'union, dans l'estime des diversités. Il le fait en composant par l'écriture deux portraits contradictoires. Il caricature certes, mais il ne rappelle ainsi ce passé que pour interpeller plus vivement les Galates : qu'ils ne se trompent pas de choix, car ce sont eux qui ont à se situer devant l'Évangile, et il en va de la liberté et de la vérité que donne cet Évangile. Telle que Paul la comprend, l'annonce de l'Évangile est mise en cause par les tables séparées. Rompre la communauté de table, c'est mettre en question l'apostolat lui-même...

Il n'est sans doute pas indifférent pour nous non plus que ce soit à table que se pose la question de la vérité de l'Évangile, que se mesure l'authenticité de la vocation à en être porteur. A table, là où justement s'exacerbent les querelles confessionnelles, les fossés religieux, là aussi où nous est violemment rappelée l'injustice économique qui réduit une grande partie du monde à la famine tandis que les assiettes d'un petit nombre débordent.

Le Fils de Dieu que Paul a porté au plus profond de lui, pour l'annoncer jusqu'aux extrémités du monde, nous convie à sa noce. Il met au cœur de nos temps religieux, synodaux, paroissiaux, de nos rites les meilleurs même, l'urgence d'une ouverture à la joie. Une joie généreuse, si unique qu'aucun humain n'en est exclu, une joie qui touche chacun au lieu de son intériorité la plus profonde, là où il est unique. C'est comme convives irremplaçables de cette noce que nous sommes appelés, dans l'unité, à témoigner de l'Évangile.

Pasteur Corina COMBET-GALLAND